

Louis Bélanger et Alexis Martin pour *Les Mauvaises Herbes*

Michel Coulombe

Volume 34, numéro 2, printemps 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81066ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Coulombe, M. (2016). Louis Bélanger et Alexis Martin pour *Les Mauvaises Herbes*. *Ciné-Bulles*, 34(2), 28–34.



Alexis Martin et Louis Bélanger — Photo: Éric Perron

Entretien Louis Bélanger et Alexis Martin pour **Les Mauvaises Herbes**

« Lorsque je scénarise avec Alexis un personnage qu'il va jouer, je sais que je vais obtenir la juste musicalité des dialogues. » — Louis Bélanger

MICHEL COULOMBE

Il suffit d'un instant en leur compagnie pour mesurer la force du lien qui unit Alexis Martin et Louis Bélanger. Ce jour-là le premier rentrait de Winnipeg, où il collabore à un projet théâtral consacré au chef métis Gabriel Dumont, le second prenait brièvement congé de la salle de montage de la série *Séquelles*, mettant en vedette Céline Bonnier. Avec un peu de chance, espéraient-ils, jonglant avec leurs agendas, ils réussiraient à se revoir à Québec dans quelques jours. L'auteur de **Matroni et moi** et le réalisateur de **Gaz Bar Blues** en sont à leur deuxième collaboration. Pour **Les Mauvaises Herbes** comme auparavant pour **Route 132**, ils ont écrit le scénario ensemble, Louis Bélanger signe la réalisation et Alexis Martin tient l'un des rôles principaux. Dans ce film, il interprète un acteur criblé de dettes qui trouve refuge à la campagne où il est séquestré par un homme âgé qui cultive des plants de marijuana dans sa grange. Le titre du film s'applique à cette récolte comme à ses personnages qui ignorent les conventions de la société.

Ciné-Bulles: Comment vous êtes-vous rencontrés?

Alexis Martin: Pierre Falardeau nous a invités à voir un match de boxe. Ça peut surprendre, mais j'aime la boxe.

Louis Bélanger: Moi aussi!

Ce n'est pas la seule chose qui vous lie l'un à l'autre, non?

Alexis Martin: Nous sommes de la même génération, nous avons le même âge, le même bagage culturel. Tout ça compte quand on écrit ensemble.

Louis Bélanger: Nous avons même eu nos enfants en même temps, à un mois d'intervalle!

Alexis Martin: Nous sommes tous deux issus de cette génération de la classe moyenne qui la première a eu accès à l'éducation. Nos expériences professionnelles sont complémentaires. À la différence de Louis, je viens du théâtre, pas du monde du cinéma.

Louis Bélanger: Je m'intéresse au théâtre d'Alexis depuis des années. Mais si je décide d'embarquer dans un projet avec lui, ce n'est pas seulement l'auteur que je désire m'adjoindre, mais également l'acteur. J'ai ma famille d'acteurs, François Papineau, Gilles Renaud, Roger Léger. Alexis en fait partie. J'aime sa façon de passer du drame à la comédie avec souplesse. Lorsque je scénarise avec Alexis un personnage qu'il va jouer, je sais que je vais obtenir la juste musicalité des dialogues. Souvent il me dit qu'il n'a pas besoin de dialogue pour transmettre un sentiment, une émotion. Un regard, une pause font l'affaire. Par contre, je m'arrange pour ne pas trop le laisser écrire seul les dialogues des autres protagonistes.

Quel a été le point de départ des Mauvaises Herbes?

Louis Bélanger: J'ai fait lire à Alexis un roman d'Arto Paasilinna, *La Forêt des renards pendus*. Je lui ai fait voir **Mon cher petit village** de Jiri Menzel, pour le ton, l'humour, le portrait d'un milieu. J'avais aussi en tête les films de Ken Loach, un cinéaste qui aborde des questions sociales en y mettant de l'humour. J'ajouterais un désir de mettre en scène une espèce de joute entre l'intelligence rurale, incarnée à l'écran par Gilles Renaud, et

l'intelligence plus académique représentée par Alexis. Il faut entendre l'un des voisins de Robert Morin, dans les Laurentides... Bien que Robert ait lu des pans entiers de bibliothèque, il a rarement le dessus. Il y a une autre des bougies d'allumages, ce que j'appellerais les « passages initiatiques du réalisateur ». Un réalisateur a besoin de défis, besoin de se frotter à des genres: le film à la narration déconstruite (**Post Mortem**), le film sur sa famille (**Gaz Bar Blues**), le film tourné dans une nature hostile loin de tout (**The Timekeeper**), le *road movie* (**Route 132**). Cette fois, je voulais absolument faire un vrai film d'hiver. Filmer l'hiver, c'est important pour un réalisateur québécois, et pourtant on tourne peu en hiver. Ce qui me ramène à Paasilinna, qui est Finlandais: il utilise l'hiver.

Souvent lorsqu'on tourne en hiver au Québec, la saison n'est pas au rendez-vous.

Alexis Martin: Nous avons eu de la neige en quantité et il a fait froid! Nous avons dû passer beaucoup de temps dehors par -37° ou -39°. Cela crée aussitôt une solidarité sur le plateau. J'ai même été attaché nu sur une chaise dans ces conditions.

Louis Bélanger: Désolé, j'ai coupé cette scène.

Alexis Martin: Non! Pas vrai. J'ai eu tellement froid! (rires)

Louis Bélanger: Ça ralentissait le film. Quand il fait si froid, ça peut paraître cliché, mais tout le monde se mobilise. On doit pouvoir compter les uns sur les autres. Quand je voyais Alexis mal habillé pour l'hiver, rien sur la tête, monter sur la motoneige, je souffrais pour lui.

Alexis Martin: Moi je pensais à Gilles Renaud qui a quand même plus de 70 ans!

Louis Bélanger: Par un tel froid, la caméra gèle et il faut une deuxième unité son au chaud dans une voiture au cas où la première gèlerait. Un jour, on devait tourner au sommet d'une colline et il ne

Cette fois, je voulais absolument faire un vrai film d'hiver. Filmer l'hiver c'est important pour un réalisateur québécois, et pourtant on tourne peu en hiver. Ce qui me ramène à Paasilinna, qui est Finlandais: il utilise l'hiver. – Louis Bélanger

devait pas y avoir de trace dans la neige dans le champ de la caméra, ce qui obligeait tout le monde à faire un grand détour en raquettes. Quand Pierre Mignot, le directeur de la photographie, a eu l'idée d'installer des rails tout en haut, je lui ai demandé si ce n'était pas trop exiger de l'équipe. Il m'a répondu : « Tu vas voir, ça va faire plaisir à tout le monde. »

*Le film suit le même mouvement que **Route 132**, de Montréal vers une région excentrée.*

Louis Bélanger : On tourne beaucoup à Montréal. Et les régions se vident. On l'a constaté quand on a fait **Route 132**.

Alexis Martin : Peu de garderies, de nombreuses maisons de retraite. Au-delà de l'intérêt pour la vie en région, il y avait une réelle inquiétude pour la dévitalisation de ces pays où Louis et moi avons passé une partie de notre enfance et dont nous tirons la majeure partie de notre bagage intellectuel et affectif, et pour un patrimoine humain qui se fait hésitant, fragile. Le fait régional semble de plus en plus minorisé dans le jeu politique, tandis que les grandes et moyennes villes deviennent, et ce, à travers le monde, les vraies instances de gouvernement et de décision... Dénatalité,

exode des jeunes, villages fantômes, vieillissement inéluctable. Nous souhaitions à notre façon, certes imparfaite, braquer le regard de la caméra sur la périphérie des grands centres auxquels nous appartenons tous, qu'on le veuille ou non.

Louis Bélanger : Nous avons aussi vu émerger une nouvelle économie, une génération de jeunes qui ont des projets.

Notamment la culture du cannabis...

Louis Bélanger : J'ai observé cette nouvelle réalité-activité économique à la base de toute une économie parallèle. Un peu partout hors Montréal, des gens qui ont travaillé toute leur vie font pousser des plants de pot.

Alexis Martin : Quand le gouvernement fédéral légalisera le pot, ce film perdra beaucoup de sa valeur! (rires)

On suit l'évolution d'une récolte de marijuana dans une grange. De vrais plants?

Louis Bélanger : Ils n'auraient pas survécu! L'endroit n'était pas chauffé et la directrice artistique, André-Line Beuparlant, n'avait pas les moyens d'engager



des horticulteurs pour soigner les plantes. Et puis, il fallait les montrer à différentes étapes de leur croissance.

Outre cette économie parallèle, le film aborde un éventail de sujets, parmi lesquels la vie en région, l'homosexualité et le choc des générations.

Alexis Martin : Dans les premières versions, le message était appuyé, parfois même didactique. Après, on a allégé, heureusement d'ailleurs.

Il est aussi question des hauts et des bas de la notoriété des artistes. Pour quoi vous connaît-on Alexis?

Alexis Martin : Pour ma participation à un épisode des *Pêcheurs* beaucoup plus que pour ce que j'ai fait au théâtre! Quand nous avons tourné **Un 32 août sur terre** en Utah, les gens avec qui l'on travaillait là-bas présumaient, puisque j'avais le premier rôle, que je devais composer avec la célébrité. Au Québec, on est très loin du rapport qu'ont les Américains avec les stars. Je peux faire mon épicerie sans que l'on me reconnaisse. Il suffit de se promener avec Luc Picard ou Guylaine Tremblay pour comprendre à quoi ressemble la célébrité. Je n'ai pas eu ce genre de carrière et je ne m'en plains pas.

Dans vos deux films, il y a la fuite, une rencontre entre deux hommes et la criminalité.

Louis Bélanger : Les bandits à cravates me font peur et me dégoûtent. Aussi dans mes films, ce sont de petits criminels, souvent poussés à commettre leur larcin parce qu'ils ne voient pas d'autre solution. Je ne les excuse pas, mais j'arrive à comprendre leurs motivations. Ces personnages se posent des questions sur leur code moral.

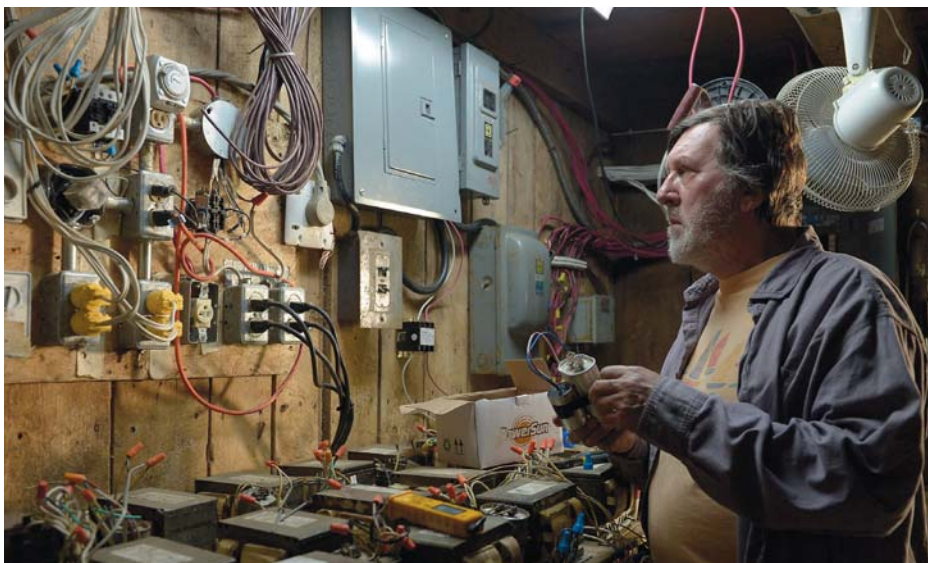
Alexis Martin : Le bonheur ne fait pas de bonnes histoires! Pour avoir une histoire, il faut qu'il y ait effraction. Rayer la surface lisse. Il n'y a pas de petits crimes, pas d'effractions sans conséquence.

*Comme en témoigne **Matroni et moi**.*

Louis Bélanger : Et mes premiers films, **Post Mortem** et **Gaz Bar Blues**.

*Quel bilan faites-vous de l'échec de **Route 132**?*

Louis Bélanger : À vrai dire, on n'a pas fait de bilan. On est de gros bosseurs, on a tout de suite sauté



Gilles Renaud et Alexis Martin dans **Les Mauvaises Herbes** — Photos: Philippe Bossé

dans les prochains projets, au cinéma, à la télé, au théâtre. Pour ma part, je savais que lorsque nous retournerions ensemble à la fiction, je ferais un film de facture réaliste sur un sujet plus léger. Avec **Route 132**, nous avons abordé le thème tabou ultime, le deuil à la suite de la mort d'un enfant. Pas facile d'attirer les gens avec un film qui s'ouvre sur la mort d'un bambin. Pourtant, lorsqu'on se retrouve autour d'un repas ou d'un verre avec Alexis, François Papineau ou Gilles Renaud, c'est toujours une tornade d'éclats de rire... Alors, nous avons convenu que nous avions le droit de parler d'un sujet plus drôle, mais porteur de réflexion. Certains spectateurs ne s'y retrouvaient pas dans **Route 132** quand on a quitté le réel. La convention du film était réaliste.

Alexis Martin: Je plaçais pour l'onirique, Louis pour le réalisme. **Route 132** aborde des thèmes importants. Peut-être avons-nous été trop timides et avons-nous cru à la capacité d'extrapolation du spectateur un peu trop généreusement. Nous n'avons pas été assez explicites... Au-delà de l'anecdote, **Route 132** est une mise en jeu d'un thème qui nous travaille depuis longtemps: quelles sont désormais les narrations qui pourront nous consoler? Dans **Route 132**, le curé, dépassé, gère un désert spirituel, les vieux sont abandonnés à eux-mêmes, la vieille tante n'a pas de réponse... Le vol du guichet, une effraction dans la narration trop lisse de la société de consommation, qui ne dit rien, ne répond à rien, mais laisse en suspens les protagonistes que nous sommes, est un geste futile, à demi assumé, qui ne renversera rien. L'échec du Casque bleu qui revient de Yougoslavie rend compte peut-être d'une faillite occidentale à trouver ce que pourrait être une véritable communauté après la mort de Dieu, la mort du père évoquée dans **Matroni et moi**. Sommes-nous capables d'imaginer une communauté sans les liens hiérarchiques hérités de la société religieuse dont nous venons? Aurons-nous ce génie? Inventer une communauté où tout un chacun serait à la fois unique et quelconque.

*Avec **Les Mauvaises Herbes**, vous passez du road movie au huis clos.*

Louis Bélanger: J'avais envie de faire un film avec une unité de lieu. Une maison, une grange, les extérieurs autour. Je voulais éviter de me balader partout avec des camions et de l'équipement comme dans **Route 132** où ça prenait beaucoup de temps. La production envisageait de tourner les extérieurs des **Mauvaises Herbes** quelque part, la grange ailleurs, mais je tenais à ce que l'on puisse faire des plans où l'on passe de l'intérieur à l'extérieur. On m'a dit qu'il y avait peu de chances que l'on dénicher pareil endroit. On l'a trouvé à Arundel, dans les Laurentides.

*Comme dans **Matroni et moi**, il y a dans **Les Mauvaises Herbes** une figure paternelle agonisante dont les dernières paroles sont plutôt ridicules. Cette fois, il est question du cunnilingus.*

Alexis Martin: Je n'avais pas fait le rapprochement, mais c'est effectivement le cas. J'aime bien illustrer le legs, la transmission, même si c'est autour de quelque chose de dérisoire. La transmission est

peut-être le sujet le plus dynamisant et le plus important de ma vie d'artiste. Tout tourne autour de cette gigantesque constellation thématique parce qu'elle vise principalement le cœur de ce qui fait une communauté. Cette communauté, qui ne vit que par la transmission intergénérationnelle, est sans cesse attaquée par un capital qui ne s'embarrasse pas d'éthique ni de politique, de vivre ensemble. Donc... il faut trouver la « communauté à venir ». C'est ce que cherche Gilles dans **Matroni et moi**, Francesca dans **Les Mauvaises Herbes** ou le père endeuillé de **Route 132**. Je sais bien que ce n'est pas si explicite dans les films! Mais il y a quelque chose qui perfuse en sous-main. Enfin, j'espère...

Louis Bélanger: La transmission des valeurs, du savoir compte aussi pour moi. Je n'ai aucun souvenir de mon père qui m'aide à faire mes devoirs, mais j'ai beaucoup appris en travaillant avec lui. La vie, les relations avec autrui. C'était un bon citoyen et il voulait que ses enfants le soient également. Mes films se développent souvent sur un mode masculin, jamais sur un ton machiste. J'y mets l'accent sur la camaraderie et une certaine tendresse dans les rapports entre les personnages. Dans **Les Mauvaises Herbes**, Jacques, le personnage d'Alexis, fait un peu office de grand frère auprès de Francesca. Simon tient carrément le rôle du paternel dans cette drôle d'équipée. En compagnie de ces deux hommes, la petite va apprendre des choses, se découvrir, laisser tomber sa carapace, comme j'ai appris d'hommes plus vieux que moi quand je suis arrivé ti-cul à la Coop Vidéo et que Robert Morin m'a un peu pris comme son dauphin...

Alexis Martin: Dans la communauté hétéroclite que forment Simon, Jacques et Francesca, qui domine qui? Qui aide qui? Qui dirige qui? De quoi et de qui la communauté à venir sera-t-elle faite? La campagne, envisagée comme un désert où tout est à faire, devient le lieu des utopies.

*Le film ouvre sur un plan où l'on accompagne Jacques de la scène à la rue. Ce plan rappelle celui de Martin Scorsese au Copacabana dans **Goodfellas**.*

Louis Bélanger: J'avais la même référence. Je tenais beaucoup à ce plan-séquence qui a failli être compromis parce qu'il y avait un passage trop étroit. Pour y arriver, il a fallu dessouder une rampe, puis la ressouder. Puisque nous n'avions

pas un budget important, c'est le genre de question qu'il fallait constamment se poser. Est-ce possible?

Combien de fois avez-vous fait ce plan?

Louis Bélanger: Seulement trois.

Alexis Martin: Pas plus que ça? (rires)

Louis Bélanger: Après la mise en place technique, on l'a fait trois fois.

La trame musicale allie Vivaldi et Guy Bélanger. D'où vient l'idée de ce cocktail musical?

Louis Bélanger: L'idée d'y mettre du Vivaldi vient de Claude Palardy qui a utilisé cette musique au montage. Il m'a averti avant le visionnement: « Avant de dire que Vivaldi c'est convenu et en aplats, écoute et tu pourras décider après... » Il avait raison: c'est simple et juste. La collaboration avec mon frère a été plus délicate: je lui ai dit que je voulais le compositeur, pas le soliste à l'harmonica. Résultat, il n'y a à peu près pas d'harmonica sur la trame sonore, même si c'est l'instrument avec lequel il compose. Je lui disais: « J'aime bien, mais enlève l'harmonica. » On y est arrivé, mais j'avais peur de le blesser. Il venait de gagner le prix du meilleur harmoniciste au Canada et je voulais qu'il joue du violon et du banjo! Heureusement, on a des référents musicaux communs profonds et lointains. La scène d'ouverture dans **Gaz Bar Blues**, quand le grand frère réveille son petit frère au beau milieu de la nuit pour lui faire écouter Little Walter, n'est pas une invention... Je partageais une chambre avec lui et il me réveillait pour me faire écouter des 33 tours de blues. À 13 ans, grâce à lui, j'écoutais Muddy Waters, Miles Davis, Junior Wells, Willie Dixon. Comme nous en sommes à notre septième collaboration, je n'ai plus à lui expliquer à quel point le silence est important pour moi au cinéma, ni comment j'essaie de faire entrer la musique subtilement dans une scène. Nous avons eu ces discussions il y a longtemps...

La jeune Emmanuelle Lussier-Martinez est entourée de vétérans, notamment Luc Picard et Gilles Renaud.

Alexis Martin: On souhaitait éviter de donner un portrait d'un Québec tout blanc, alors on a écrit le rôle de Francesca en se disant que si l'on ne



Le réalisateur Louis Bélanger dans le décor de la culture du cannabis — Photo: Philippe Bossé

trouvait pas une comédienne d'origine latino-américaine, on le réécrirait pour une Asiatique.

Louis Bélanger: Là-dessus, je dois un grand merci à Nathalie Boutrie, la directrice de casting, qui se doutait bien qu'Emmanuelle ferait une bonne audition. Quand elle est sortie de la pièce, Gilles Renaud, qui lui donnait la réplique, m'a regardé et l'on a tout de suite su que l'on tenait Francesca. On a envie de protéger Emmanuelle. En même temps, c'est une jeune femme frondeuse et sûre d'elle avec un sens de l'humour percutant et une grande discipline. Si Gilles, Luc ou Alexis l'ont intimidée, elle n'en a rien laissé paraître. C'était son premier gros plateau et elle ne cachait pas sa joie d'être de l'aventure. C'est plaisant de voir quelqu'un réaliser sa chance et en profiter à plein. Elle fonce dans chaque scène avec détermination.

Vous retrouvez Gilles Renaud, plus présent que jamais au cinéma.

Louis Bélanger: J'écris toujours pour un personnage, mais ce scénario a été écrit pour lui. Notre rencontre sur **Gaz Bar Blues** a débouché sur une



« Si Gilles, Luc ou Alexis l'ont intimidée, elle n'en a rien laissé paraître », dit Louis Bélanger à propos de la comédienne Emmanuelle Lussier-Martinez — Photo: Philippe Bossé

relation d'amitié. Je le dirige peu sur le plateau, je le laisse faire ses propositions et je dose. On a une relation de confiance pour ce qui est de la façon de jouer une scène. J'aime sa voix, sa façon de bouger. Malgré l'écart d'âge, j'ai l'impression que nous sommes passés au travers des mêmes étapes formatrices. J'ai aussi fait **Le Génie du crime** avec lui, un tournage intense et rigolo où l'on a appris à travailler ensemble facilement, en peu de mots. Si je lui demande de modifier quelque chose, ce n'est pas la fin du monde... En voyant le film, on n'a pas idée de son boulot et de son implication dans ce tournage tellement il faisait froid. C'était le doyen, avec Pierre Mignot. Ils étaient les deux moteurs du plateau.

Comment s'organise la collaboration entre vous deux?

Louis Bélanger: On avance sans se presser, à travers nos horaires respectifs. J'ai tourné une série, *En thérapie*, diffusée sur TV5, puis *Séquelles* pour Séries+. De son côté, Alexis a toujours mille projets. Il travaille tout le temps. En cours de route, nous nous sommes vus durant des jours au chalet, simplement pour le plaisir d'être ensemble. Le tournage, entre **Route 132** et **Les Mauvaises**

Herbes, du documentaire sur le père d'Alexis, **Louis Martin, journaliste**, nous a rapprochés.

Alexis Martin: Au final, **Les Mauvaises Herbes**, c'est le film de Louis, le metteur en scène. Quand vient le tournage, puis le montage et la postproduction, je ne m'en mêle plus.

Pas même des dialogues sur le plateau?

Alexis Martin: Oui, mais c'est toujours le cas, même quand je ne suis pas scénariste!

Que recherchez-vous dans une collaboration?

Louis Bélanger: Toujours la même chose, que ce soit avec Robert Morin, Denis Chouinard ou Alexis: l'amitié. Bien sûr, il y a le *challenge* intellectuel, mais c'est l'amitié qui est le moteur de ces collaborations. Je suis franchement grégaire. La création en solitaire m'ennuie. Je me sens plus fort en groupe, surtout si ce groupe remet en question mes choix, mes affirmations. En arrivant à Montréal, j'ai trouvé à la Coop Vidéo une sorte de famille qui remplaçait celle que j'avais laissée à Québec. C'est là où j'ai ma table... ☑